

François WETTERWALD

HOMMAGE À CLAUDE LERUDE

(30 juin 1920 – 7 mai 1945)

DONNÉES TECHNIQUES

Livre édité à compte d'auteur.

Tirage : 300 exemplaires, tous numérotés (nous possédons le n° 46).

Éditeur : Rouam, à Orléans.

Imprimerie du Loiret, Orléans.

AVERTISSEMENT

Le texte ci-après est une reprise littérale de l'original, excepté quelques corrections orthographiques.

Crédit photographique : photos des portraits extraites de Paul Guillaume, *Au temps de l'héroïsme et de la trahison*, éd. Loddé, Orléans, 1978.

DERNIÈRE MISE À JOUR : 8 AVRIL 2010

SOMMAIRE

(Cliquez sur le n° de page voulu.)

1	<i>Avant-propos.</i>	4
1.1	De Joseph Lucet, son chef de troupe.	4
1.2	De François Wetterwald, son chef de réseau.	4
2	<i>Un homme.</i>	5
3	<i>Une vie...</i>	8
3.1	Jeunesse.	8
3.2	Le scoutisme.	9
3.3	Le routier.	11
3.4	La guerre.	11
3.5	Le chef de Chantier de Jeunesse.	12
3.6	La Résistance.	12
3.6.1	Premières missions clandestines.	12
3.6.2	Activités dans l'Orléanais.	13
3.6.3	Vengeance.	14
3.6.4	Avec l'O.R.A.	15
3.6.5	La formation des cadres.	16
3.6.6	L'arrestation.	17
4	<i>Un caractère.</i>	17
4.1	Le bilan d'une vie.	17
4.2	Causes profondes.	19
4.2.1	Une éducation catholique.	19
4.2.2	Une revanche sur sa santé déficiente.	19
4.2.3	Servir, dans le scoutisme.	20
4.2.4	Servir, dans les Chantiers de Jeunesse.	21
4.2.5	Servir, dans la Résistance.	21
4.2.6	Enthousiasme et idéal.	21
5	<i>Et la marche lente vers la mort...</i>	22
5.1	En prison.	22
5.2	La déportation.	24
6	<i>Texte de la citation.</i>	25
7	<i>Note supplémentaire (hors du texte original).</i>	25



routier-scout
chef de clan
(19 ans)



chef aux Chantiers
de Jeunesse
(21 ans)



chef régional
à Vengeance
(23 ans)

**SCOUT-ROUTIER ET TOI, PARTISAN
DE LA PREMIÈRE HEURE, CE LIVRE
A ÉTÉ ÉCRIT SUR TA DEMANDE,
POUR QUE TU GARDES VIVANTE
L'IMAGE DE CLAUDE.**

1 Avant-propos.

1.1 De Joseph Lucet, son chef de troupe.

Cet hommage n'est pas seulement le tribut de l'affectueuse reconnaissance et de la profonde admiration apportée par de fervents amis, c'est une leçon vivante dont vous devez profiter, frères scouts, et routiers qui commencez en ce moment la lecture de cette notice consacrée à Claude LERUDE.

Lisez-la lentement, méditez-la pieusement et faites-la lire à tous ceux qui ont une intelligence pour comprendre et un cœur pour vibrer.

SCOUT, CHEF, HÉROS, telles furent les trois rapides étapes de l'ascension d'une âme d'élite. Claude eût accepté les deux premiers termes, non le troisième, qu'il eût remplacé par le simple terme : ROUTIER.

SCOUT, il le fut à fond ; je presentais cette vocation lorsqu'il y a douze ans j'eus la chance, maintenant je pourrais dire le privilège, de connaître cette nature ardente et de lui ouvrir l'accès du Scoutisme actif, ce n'était qu'un essai étant donné sa santé, mais il transforma vite cet essai en activité totale et sans réserve.

CHEF, cette seconde étape, il la franchit aussitôt, ses aptitudes se révélant dans le commandement de la première unité scoute : la patrouille. Il était né pour le commandement, l'initiative, le risque.

L'attitude prise pendant l'occupation par les chefs régionaux du scoutisme, attitude qui, avec des risques certains, sauva providentiellement le Mouvement, bien qu'elle valût à plusieurs la perte de leur liberté, et à celui qui écrit ces lignes, l'honneur d'être écarté brutalement des conseils officiels comme « suspect et compromettant », cette attitude, dis-je, n'était pourtant pas à la mesure de son tempérament de feu et d'audace.

Les heurts, rudes parfois, qu'il eut avec ses chefs, pénibles pour eux comme pour lui, sont tout à son honneur ; il en a souffert profondément, et je garde précieusement les lettres où il m'exposait si franchement sa surprise et sa peine.

Il lui fallait à tout prix et sans ménagement : SERVIR quand même. Ce fut la troisième étape de son ascension, celle où il atteignît, sans le savoir, comme naturellement, avec le maximum d'efficacité extérieure, le sommet de sa formation intérieure. Claude LERUDE fut un SCOUT, un CHEF, et si le terme de HÉROS doit lui déplaire, disons un ROUTIER, dans toute l'acception du terme, l'homme qui « sait MARCHER SEUL ». « Ne compter après DIEU que sur LUI-MÊME ». « Ne plus s'appartenir, mais aux autres, toujours de service pour rendre service ». TOUJOURS PRÊT À SERVIR... ET À MOURIR.

Joseph LUCET.

1.2 De François Wetterwald, son chef de réseau.

Claude LERUDE -*Paul VIII* pour ses compagnons de la vie clandestine- mort !

Voilà une des premières et des plus dures nouvelles que j'ai apprises à mon retour de camp de concentration. Une mort parmi des centaines d'autres, dans les rangs de nos Corps-Francis Vengeance. Des centaines de morts qui restent égaux dans notre cœur. Mais comme cette fierté nous a semblé lourde cependant. Une personnalité aussi fortement marquée, un caractère aussi viril, un rayonnement aussi accusé que ceux de notre chef de la VIII^e Région nous manquent maintenant, et il nous semble que ce soit définitivement...

François WETTERWALD (*Masson*).

2 Un homme.

Le jour baissait. Une humidité pesante tombait, brusquement, sur toutes choses. Le parc du château étalait ses allées négligées couvertes de feuilles mortes, serpentant au milieu des arbres dénudés, aux troncs noirs. Ils cheminaient cote à cote. *Paul VIII* allait lentement, semblant vouloir prendre à chaque pas un solide contact avec la terre, les mains dans les poches, le front un peu baissé. Il était vêtu chaudement, d'un chandail, de culottes de cheval et de bas de laine moulant ses mollets musclés. « Alors, cela marche ? » *Paul* regarda son compagnon avant de répondre, tendant vers lui son visage plein, juvénile, avec ses yeux bruns un peu enfoncés dans les orbites.

- Cela marche épatamment. Il y a un esprit, un allant magnifique. C'est du bon travail.
- Vous avez suivi le programme que nous avons élaboré ensemble ?
- Point par point. Il faudra cependant le modifier pour la prochaine session. À propos, quand pensez-vous que nous pourrions recommencer ? Ici, tout sera fini dans trois jours...

À son tour, Desbois garda le silence. Il s'arrêta un instant. Le terrain, au bout de l'allée, s'abaissait, révélant un paysage morne, froid ; une campagne humide et glacée comme endormie sous un ciel gris sombre ; et, devant ce tableau désolé, il revit en pensée la scène vivante et toute proche qui s'était déroulée au cours de l'après-midi au château de Cerisy, où des agents de liaison et des officiels des Corps Francs Vengeance suivaient, depuis une dizaine de jours, un stage d'entraînement, sous le masque officiel de « Stage d'entraînement et de formation de moniteurs de camps de Jeunesse ». Il revit la grande salle sombre, où, assis à côté d'un guéridon rustique, près de la cheminée, il avait, au cours d'une conférence sur l'histoire de l'armée allemande, contemplé ces quarante visages attentifs, que le feu dansant de grosses bûches allumé dans l'âtre éclairait tour à tour. Visages confiants, jeunes et vieux mêlés, anciens combattants de 1914 et futurs combattants de la Libération ; visages sérieux, pleins d'espoir, qui semblaient demander, exiger des consignes... S'ils savaient !... Il reprit lentement sa marche vers la sortie du parc ; *Paul* rompit le silence :

- Il me semble que nous pourrions recommencer à la fin de janvier ; le délégué de l'O.R.A. est très content ; il désire qu'on leur réserve dix places dans le prochain stage.
- Ah oui ? C'est bon, cela : mais il me semble qu'il faudrait, en effet, modifier le programme...
- Et séparer officiers et agents de liaison.
- Oui, il le faut ; mais nous ne pourrions recommencer ici. L'expérience était belle, mais combien imprudente : réunir, en décembre 1943, quelques dizaines de résistants, dont une bonne partie était recherchée par la Gestapo, et ce en zone occupée, à 200 mètres d'un poste de guet allemand !

Paul reprit :

- En tous cas, le papier concernant la préparation au combat est tout à fait ce qu'il nous faut. Au moins on sait où l'on va, maintenant.

L'autre eut un sentiment désagréable. Si *Paul* savait, si tous savaient ! que ces dispositions étaient le fruit de sa seule imagination ! Que jamais il n'avait reçu une note officielle sur l'aide que l'on attendait d'eux au moment d'un combat si décisif ; que tous ces « papiers », longuement commentés, souvent avec passion, critiqués bien des fois -et à juste titre- et qui traitaient de l'organisation des Corps-Francs, il les avait écrits lui-même, le soir, souvent la nuit, comptant davantage sur son bon sens que sur ses connaissances, hélas ! bien maigres, de l'art militaire. S'ils savaient qu'il n'avait jamais appartenu à une arme combattante ; que de fois, à cette pensée, il s'était interrogé sur le droit qu'il avait de tromper ainsi son monde... Mais la consigne était de ne rien révéler de soi-même ; puis il fallait à tout prix maintenir la

confiance, jusqu'au bout, l'entière confiance... Ils atteignirent le portail, suivirent un instant la route, et montèrent au premier étage d'une maison basse, presque une ferme, logis de l'instituteur du lieu. Ils s'installèrent dans la chambre, près du lit profond à l'immense court-pointe. Il faisait froid.

- Comment s'en tirent nos officiers ?
- Très bien, dit *Paul*. Je dois dire Moullec nous a fait une splendide démonstration. Thème : attaque de nuit d'un convoi sur route. Et le mieux, c'est que nous avons fait la manœuvre. Oui, tous. Si vous saviez comme nous nous sommes sentis libres, cette nuit-là ! C'était exaltant. Tout a été exécuté de façon impeccable. Je vous ferai d'ailleurs parvenir un rapport dès mon retour à Orléans. Vous partez demain matin, Chef ?

Chef, chef ; il ne pourrait jamais s'habituer à cette appellation qui semblait si naturelle à *Paul*. Ce dernier n'y mettait d'ailleurs aucune flagornerie. Cela avait l'air, dans sa bouche, comme d'un signallement. Ce mot, dans ce cadre, et de la part de *Paul*, n'avait rien de grisant, ni de rassurant, d'ailleurs. Un rappel à l'ordre, en quelque sorte. Être le chef de tous ces hommes... il fallait donc être sûr de pouvoir faire mieux qu'eux, de leur être un exemple. Et de ne pas les décevoir, un jour. Oui, c'était cela, de ne décevoir jamais personne... Après tout, il s'agissait peut-être d'une vieille habitude de scout...

- Je pars demain matin ; je ne peux pas rester loin de Paris bien longtemps en ce moment, vous le savez ; mais il nous faudra, tout à l'heure, prendre rendez-vous ; il nous reste à mettre sur pied notre organisation de « jeunes » ; il me semble qu'elle pourrait être justement un des prolongements de notre école de Cerisy : le problème de la jeunesse dépasse largement le cadre de notre action dans la Résistance, et vous pouvez m'aider utilement.
- Ici même, nous avons abordé ce problème ; j'ai essayé de secouer nos agents de liaison, de les mettre en face de leurs responsabilités...
- Leurs responsabilités ?
- Ne croyez-vous pas que les jeunes doivent jouer un grand rôle dans l'ordre de demain ? Ne sont-ce pas surtout les jeunes qui sont les ardents de ta Résistance ?
- Quelles sont les raisons qui, d'après vous, les ont amenés à se donner si entièrement ? Pourquoi viennent-ils à nous plus volontiers que ceux de la génération précédente ? Est-ce simplement parce qu'ils sont au stade psychologique favorable, celui du don de soi, et ce, conformément à leur âge ?
- Peut-être ; mais je crois surtout que c'est parce qu'ils n'ont rien à perdre et tout à gagner.

Il avait dit cela d'un ton très réfléchi, posé, sans ironie. Il poursuivit :

- Oui, rien à perdre. Perdre quoi ? La vie... On la donne d'autant plus volontiers qu'on la connaît moins, qu'on en a moins entrevu toutes les ressources. Le régime actuel ou celui d'avant-guerre ? La gérontocratie...
- Attention, attention ! Ne tombez pas dans le travers des habituels mouvements et journaux dits « de jeunes ». Le plus souvent ces entreprises échouent parce que les « jeunes », une fois en place, ne trouvent rien de mieux à faire que d'agir exactement comme les « vieux » : comités, présidences, commissions et commissaires, préséances et avantages divers. Place aux jeunes, c'est-à-dire, les places aux jeunes ; la politique de l'« ôte-toi de là que je m'y mette ». Et comme ils ont moins d'expérience, le seul résultat tangible est une sénilité précoce...
- Oui, je sais ; mais laissez-moi donc vous dire ma pensée. Ce que vous redoutez n'est pas ce que nous désirons. Et d'abord, pour nous, être jeune, ce n'est pas seulement une question d'âge ; c'est avant tout une question d'énergie, de vitalité, de désintéressement et de foi ; croire en quelque chose ; comment penser que les jeunes

puissent croire en un régime comme celui que nous avons eu ? Il faut espérer pour croire ; les jeunes ont besoin de se dévouer, de se dépenser, de secouer les vieilles idoles en carton-pâte, de renverser les faux dieux...

- Faudra-t-il leur en donner d'autres ? Nous ne parlons pas, bien entendu de croyances religieuses...
- Je suis profondément catholique... Mais le problème n'en est pas pour cela, résolu... Je vois beaucoup de jeunes, en ce moment, à Orléans, des scouts surtout. Eh bien, tous, ils espèrent, ils ont la foi.
- Oui, mais, pardonnez-moi, je ne suis pas scout et ne l'ai jamais été -croyez-vous qu'ils ne vivent pas dans un monde à part ? Attendez (*Paul* était déjà tout frémissant d'arguments rentrés), comprenez-moi bien. Je ne tombe pas dans le ridicule travers de ceux pour qui les scouts sont uniquement de bons garçons en culottes courtes dont l'occupation principale consiste à chanter et frapper des bans autour de feux de camp. Non, je sais, il y a une vie intérieure scoute... Mais comment extrapoler cet esprit ? Vous vous frottez aux scouts des autres provinces et des autres nations, soit. Mais, vous avez, au départ, la même formation, le même esprit. Comment pourrez-vous utiliser cet esprit pour une société meilleure ? Je donne à ces mots leur plein sens en les dépouillant de leur apparence de propagande électorale...

Paul s'était replié un peu sur lui-même ; il réfléchissait intensément.

- Je comprends parfaitement. Mais ce que l'on nous apprend, c'est l'esprit de solidarité, c'est de penser avant tout aux autres. Ne croyez-vous pas que le mal dont nous souffrons est surtout l'égoïsme, qu'accompagne cette platitude des buts que l'on nous propose, la pauvreté de cet idéal bourgeois, le culte de l'argent ? Je suis profondément croyant ; mais je me rends bien compte quelle tuile ce serait, pour ces gens respectables qui ne ratent pas un office, s'il venait à l'esprit de leurs enfants de suivre à la lettre les préceptes de Notre-Seigneur !... Extrapoler notre esprit ? Notre esprit de solidarité au service de la France, c'est-à-dire de la collectivité des êtres vivant dans notre pays ? Comment ne pas concevoir l'immense bénéfice qui en résulterait ? Et remarquez bien que nous n'en ferions pas un monopole. Il faut un souffle nouveau, un souffle jeune. Et si tant de jeunes se sont joints à la Résistance, c'est parce qu'ils sont animés par ce souffle, qu'ils ont la Foi, et aussi qu'ils ont entrevu là un But à la taille de leur dévouement, ce dévouement si profondément d'esprit jeune. Pour atteindre ce but, ils accepteront une discipline, si sévère soit-elle. Si le but en vaut la peine, ils sont prêts à tout supporter. Mais il faut le leur donner d'abord, ce but. Actuellement, il est clairement défini : la Libération ; mais après, il faudra leur en donner un autre. Nous devons unir nos efforts pour l'établir clairement et solidement. Mais prenons garde... Les jeunes sont des juges impitoyables, parce qu'ils ne sont pas retors. Je m'explique : ils voient les choses toutes simples, schématiques ; ils font des comparaisons ; ils ont aussi une implacable logique, non encore gâtée par le jeu des arguties ; ils raisonnent, encore une fois, simplement ; ils ne souffrent pas une fausse note ; mais exigent des équations toutes nettes, sans factoriels ni potentiels ; ils ne comprendraient pas. Et c'est là, d'ailleurs, à la fois le danger et le bon côté de leur esprit. Une fois qu'on a leur assentiment, ils se donnent tout entiers à l'ardeur de la conquête. Voyez donc ce qui s'est passé dans les organisations officielles de jeunesse dépendant d'un parti ou d'un régime : Komsomols, Balillas ou Hitler-jugend : un but accepté logiquement, simple et clair ; et tous ces jeunes sont les meilleurs soutiens du régime qui les inspire ; ils préparent son avenir.
- Croyez-vous que cette formation les marquera profondément, qu'ils n'oublieront jamais ?
- Croyez-vous que nos jeunes oublieront jamais les quinze jours qu'ils ont passé ici ?

- Et la famille, dans tout cela ?
- Ne me faites pas dire, encore une fois, ce qui n'est pas ma pensée ; pour ma part, la famille reste la principale cellule éducatrice ; cependant, elle ne donne pas toujours le bon exemple et croyez-vous que les conseils de sagesse soient toujours imprégnés de grandeur et d'esprit de sacrifice ?
- Vous choisissez des exemples : Hitlerjugend et Balillas...
- À dessein. Ne serait-ce que pour mieux vous montrer l'importance du but à proposer à la jeunesse... Il lui faut aussi des exemples.
- Et des chefs ?
- Pourquoi pas ? Mais qui sachent s'imposer « par l'intérieur »...

Desbois revit encore une scène de cette journée, au début de l'après-midi, lors d'un exercice de liaisons. La calme autorité de *Paul* sur tous ses camarades, leur discipline confiante, leur empressement joyeux. Un chef, certes il l'était apparu sans conteste, expliquant le thème, distribuant les rôles, mettant la main à la pâte, dénouant toutes difficultés... Il reprit après une pause :

- J'ai lu votre rapport sur l'organisation militaire de votre Région. Vous avez confié la direction à Seydet. Et vous, que serez-vous ? Son adjoint, ou le responsable des affaires civiles ?
- Non. Je serai le directeur des liaisons pour le Loiret.
- Vous vous effacez complètement ?
- M'effacer ? Je ne comprends pas.
- Si. Vous avez tout organisé vous-même ; vous préparez tout, et une fois la machine montée, vous laissez le premier rôle à d'autres.
- Et le But ? Avec ou sans moi, ce jour-là, il sera atteint ; l'essentiel du travail, je l'ai fait, oui. Et d'ailleurs, sans les jeunes, il n'aurait jamais pu être exécuté.
- Vous allez perdre le contrôle.
- Je n'en suis pas si sûr...

Il avait affirmé cela d'un ton tranquille, et de fait, l'enthousiasme de tout à l'heure...

- Et puis, si les jeunes sont vraiment des jeunes, ils sont forcément désintéressés. Il n'y a que les jeunes prématurément vieux qui font des calculs, qui considèrent tous leurs actes comme des « affaires » en puissance, qui préparent leur réussite, leur position personnelle...
- Modeste, alors ?
- Moi ! Il éclata d'un grand rire. Ah non ! Je suis fier de ce que j'ai fait. C'est précisément parce que sais ce dont je suis capable que je peux me permettre de m'effacer, comme vous dites. J'ai confiance en moi ; je sais bien que cette aventure ne sera pas mon unique aventure. Que ce que j'ai bâti, je peux le bâtir encore une fois, encore d'autres fois. Les modestes, ce sont, au fond, les peu sûrs d'eux, les hésitants, qui n'en croient pas leurs yeux d'être parvenus à un résultat, souvent dû au hasard d'une rencontre heureuse, et qui s'y accrochent désespérément, qui veulent à n'importe quel prix s'en garantir la propriété, tellement ils redoutent de n'être pas capables de recommencer... !

Et il ajouta d'une voix basse, comme pour lui-même :

- Et puis, les jeunes connaissent aussi les travers et les faiblesses de leurs anciens...

3 Une vie...

3.1 Jeunesse.

Paul VIII -Claude Lerude- est né à Orléans, le 20 juin 1920. Les premières années de sa vie se passèrent à Paris, avec de brefs séjours à la campagne. Il fut, durant toute cette première

époque de son existence, élevé avec deux de ses cousins. Période sans histoire, marquée cependant par un mauvais état de santé, et l'apparition de l'affection cutanée qui devait le faire souffrir jusqu'à sa mort. L'année 1924 fut une mauvaise année ; tout d'abord, Claude fut séparé des siens, puis il eut à souffrir d'une longue maladie -une ostéite d'un pied- qui nécessita plusieurs interventions chirurgicales et une immobilisation prolongée dans une maison de repos de Cagnes-sur-Mer. Il supporta toutes ces épreuves avec courage et résignation.

Il revint à Paris en mai 1926. Son pied était guéri, mais sa maladie, avec ses crises répétées, lui occasionnait des souffrances réitérées. C'était un petit garçon précocement sérieux, attentif, sensible à l'atmosphère affectueuse dont l'entourait sa famille. Sa Première Communion, le 26 mai 1927, fut, pour lui, un grand jour, car, tout enfant, il possédait déjà cette foi solide et enthousiaste qui ne devait jamais le quitter. Mais l'année suivante devait amener de grandes peines, avec la mort de son père, due aux suites de la guerre de 1914-1918. Cette disparition devait faire sur Claude une impression profonde, évoquée dans une des lettres qu'il adressa à sa mère, pendant son séjour à la prison allemande d'Orléans, au début de l'année 1944.

L'état de santé de Claude étant toujours précaire, il quitta Paris avec sa maman et vint habiter définitivement Orléans, dont le climat ne semble pas lui avoir davantage réussi. Cette première année de séjour fut une année d'étude à l'école ; une année de jeux aussi -la grosse affaire était de jouer à la guerre- et d'excursions.

L'année 1929 le vit pour la première fois au lycée, en sixième. Il y découvrit deux pôles d'attraction : la vie en commun avec d'autres garçons et le plaisir de l'étude. Le contact avec ses condisciples fut rude et les batailles fréquentes. Mais surtout se révéla, pour la première fois, un des traits essentiels de son caractère : le besoin de se mêler à la vie commune, et l'influence profonde qu'il eut toujours sur ceux qui l'entouraient. Quant à son besoin de savoir, il était vif, et il s'adonnait avec passion, déjà, à l'étude de l'histoire. Les peines, les maladies se succédaient également. Tant et si bien qu'il fut nécessaire d'interrompre les études au lycée et d'envoyer Claude dans le Midi, à la fin de l'année 1930. Il suivit des cours par correspondance, mais la séparation d'avec sa maman le rendit profondément malheureux, tant était grande l'union entre la mère et le fils.

Cet éloignement prit fin en mai 1931 ; ce fut une grande joie. Mais à son retour au lycée, au mois d'octobre, il avait un an de retard sur ses anciens camarades et il ne put entrer qu'en cinquième ; il lui fallut donc reconquérir sa place de meneur de jeux, à coups de poings. Il adhéra aux J.E.C. et manifesta aussitôt son zèle et son prosélytisme. Il ressentait, à cette époque, le besoin d'être dirigé ; le censeur du lycée -dont il ressentit cruellement la mort un peu plus tard- et l'aumônier, eurent une grande influence sur lui. Les mois s'écoulèrent ainsi, marqués d'incidents divers -appendicite, notamment- et d'une orientation qui se précisait de plus en plus dans ses goûts pour la littérature et l'histoire.

Alors qu'il était en quatrième, il adhéra à la Conférence Saint-Vincent-de-Paul et découvrit l'entr'aide. Il s'occupait de familles déshéritées, et ses visites étaient attendues avec impatience. Les crises de sa maladie furent particulièrement fréquentes, rendant Claude, malgré l'habitude qu'il en avait, nerveux, irritable à l'excès. Son travail en classe et sa tenue s'en ressentaient ; les punitions étaient nombreuses. Il fut à nouveau nécessaire d'interrompre les études. Un séjour et un traitement sévère à Baden-Baden, n'amenèrent qu'une amélioration passagère.

3.2 Le scoutisme.

L'année qui suivit marqua un tournant de sa vie. C'est, en effet, à cette date qu'il découvrit le scoutisme et son existence devait en être transformée. Madame Lerude, voyant son fils

découragé, engagea Claude à participer au « Scoutisme d'extension », dont un ami de la famille lui avait signalé les bienheureux effets.

Scoutisme d'extension... C'est l'introduction, au pays des malades, sous une forme évidemment un peu spéciale, des méthodes qui font la joie de tant de garçons bien portants. Il a l'immense avantage de redonner confiance aux plus déshérités, en les convainquant qu'ils font réellement partie d'une grande communauté. Cette organisation, tout en conservant le même esprit, s'adapte aux « terrains » particuliers : allongés, malades des sanatoria, aveugles, cardiaques... Les réunions ont lieu par correspondance. Ainsi Claude se donna tout entier à cette nouvelle forme d'activité, et rapidement il devint chef de patrouille à la troupe Psichari - 3^e troupe du scoutisme par correspondance- composée de plusieurs garçons hospitalisés dans des sanatoria, et de cardiaques des environs de Paris. Il diffusait parmi ses « hommes » le journal *Mar Hut* et faisait lui-même un journal manuscrit, chaque mois, *Rocolion*. Enfin, il allait de l'un à l'autre de ses camarades, leur faisant de fréquentes visites. Il devint rapidement le conseiller et l'ami de tous ceux qui lui étaient confiés.

Quand sa santé est rétablie, Lerude participe au scoutisme actif, et au mois d'octobre 1935, il entre à la 2^e Orléans. Il fait sa promesse scoute le premier décembre suivant, est de tous les camps, de toutes les sorties et se passionne pour cette vie nouvelle dont le côté militaire lui plaît infiniment, encore qu'il se fasse remarquer par son caractère raisonnable et insubordonné. Mais, toujours, des incidents surviennent, entravant les élans, ralentissant les études. Aux sports d'hiver, une entorse du genou l'immobilise six longues semaines. Puis une nouvelle et longue crise le terrasse. Le résultat d'une telle année scolaire est un échec au baccalauréat. Mais il part tout de même au camp que sa troupe organise dans les Pyrénées. Un camp rude pour les novices, car, en tant qu'expérience, Claude n'a qu'un rallye de Pentecôte.

Sa participation à ce rallye avait d'ailleurs fait sensation ; car, ignorant de ce qu'il convenait d'emporter en tant qu'équipement et matériel de campement, il était venu chargé comme pour une expédition ; il avait prévu toutes sortes de choses et en particulier un soufflet pour le feu ! Son chargement personnel était si inusité que, plus tard, il mit lui-même la chose en vers :

En 1936, en la ville d'Orléans,
Dans une rue quelconque, y'avait un garnement,
Novice, qui ne savait ce que c'était qu'un camp.
Il n'en avait point vu, ni rien d'équivalent.
Au rallye de Pentecôte, il s'en alla gaiement
Avecque sur son dos un énorme fournement,
Qu'il avait suspendu, on n'a pas su comment,
Le tout en équilibre, branli, branla, branlant.

Il supporta cependant vaillamment les fatigues de cette nouvelle randonnée qui s'acheva à Lourdes, dont l'aspect commercial lui déplut souverainement.

À son retour, après un séjour dans un internat de Paris, il échoue au baccalauréat du mois d'octobre. Il lui faut encore redoubler une classe et quitter tous ses amis.

Heureusement, la vie scoute est là, avec ses activités incessantes et son exaltante atmosphère. Au mois de décembre 1936, il est nommé chef de patrouille des Aigles ; il est maintenant à la place qu'il aura toujours désormais, celle d'un chef, et c'est là, encore, un des traits de son étonnant caractère que cette paradoxale union d'insubordination et de sens de l'autorité...

Plus rien ne va exister pour lui, que son commandement auquel il se donne tout entier. Sa patrouille bien en mains, il y consacre tout son temps, et en exige exactement ce qu'il lui donne, c'est-à-dire beaucoup. Et cependant, cette année fut certainement, du point de vue des souffrances que lui occasionnait son mal, une des plus rudes qu'il ait endurées. Il passe, avec

succès, son baccalauréat ; mais ses études semblent être devenues un but secondaire : sa tâche d'éducateur l'absorbe entièrement.

Les vacances ne furent qu'une suite de camps.

3.3 Le routier.

L'année 1937 le voit assistant de chef de troupe, puis chef de troupe (mars 1937). En juin, il fait son « départ » de scout routier et participe à un camp en Auvergne. Son année de philosophie s'est déroulée sans histoire. Mais cette année est celle aussi du Jamborée de Hollande auquel il prend part dans les cadres de la branche d'extension (sourds-muets), il se dévoue sans compter à ses malades et revient enchanté. Puis, il va faire un camp en Bretagne. Il est de plus en plus le chef aimé et écouté. Sa chambre devient le lieu de rassemblement de tous les jeunes, avides de le côtoyer. Il prodigue les conseils, l'aide de toute sorte à ses cadets. Il ne fait plus rien d'autre qui ne soit scout, il ne fréquente, ne voit plus que des scouts. Il exerce un ascendant énorme, prêchant par l'exemple, se perfectionnant lui-même sans cesse, obtenant de nombreux badges, dont le badge de bois¹, si difficile à conquérir. Il suit un camp de formation de chefs scouts à la Planche. Il en revient encore plus fervent.

Jusqu'à la guerre, ce sera la même existence consacrée en entier et sans défaillance à ceux dont il est le chef. Il forme des cadres pour ses patrouilles, aide les plus jeunes dans leurs études, va voir les familles qui maintenant viennent lui confier directement leurs enfants, personnellement, tant son rayonnement est grand.

Après son baccalauréat de philosophie, il va passer avec sa mère un mois en Angleterre et là, il entre en rapports avec le scoutisme anglais.

Septembre 1938. Une décision héroïque est prise : celle d'abandonner l'espoir de taire une carrière militaire en raison d'un état de santé toujours précaire. C'est une affaire décidée, il sera un éducateur... Il s'inscrit à la Sorbonne et à l'Institut Catholique pour préparer une licence d'histoire. Cette année, il prend pension à Paris et suit les cours des certificats de français, latin et d'histoire ancienne. Mais il n'en abandonne pas pour cela ses scouts d'Orléans, et tous les instants que lui laissent ses études, il les passe en rapides visites chez ses garçons et entretient avec eux une correspondance suivie que tous ont gardée précieusement dans leur mémoire.

Il est de plus en plus attiré vers le rôle de l'éducateur et aussi vers le service de Dieu... Il pense, dès janvier 1938, au noviciat...

Les vacances 1939 s'ouvrent par un camp, en Normandie, tout empli de ferveur religieuse. Puis c'est un pèlerinage à pied, à Chartres... Puis c'est le camp-école de Chamarande ; ce fut la dernière étape de la formation de Claude. Le camp de Chamarande fut abrégé, car déjà s'annonçaient les heures graves de la mobilisation...

3.4 La guerre.

Septembre 1939. La mobilisation. Claude rassemble ses scouts et les conduit tous les jours en camion aux Aubrais afin de ravitailler les troupes et d'aider les réfugiés qui passent sans arrêt. Puis il emmène « ses hommes » faire les vendanges aux environs, remplacer les mobilisés. Claude multiplie les démarches pour obtenir son engagement dans l'armée ; mais son état de santé est un obstacle... Il réussit à persuader un médecin et, enfin, le 8 novembre, il peut signer son engagement au 131^e R.I. (le régiment de son père).

Il va alors, radieux, à la caserne Coligny, faubourg Bannier ; le soir même, il est expédié à Chevilly où, d'emblée, on le met à la tête d'un groupe « d'omis », faisant fonctions de caporal. Ces « omis » étaient en réalité des insoumis et, pour la plupart, ils avaient un casier judiciaire chargé. Bien que ce soit une catégorie d'hommes qui lui soit peu familière, Claude

¹ C'est-à-dire le brevet de Chamarande, qu'il obtiendra, en fait, en 1939.

arrive très vite à prendre un ascendant considérable sur eux, leur imposant une discipline et des habitudes auxquelles ils n'étaient guère accoutumés, ce qui n'étonna pas peu un des amis de Lerude qui le retrouva dans ce camp, Jean-Bernard Alicot. Il ne resta que peu de temps d'ailleurs, dans son emploi et fut ramené à Orléans, au quartier Sonis, pour suivre le peloton des élèves officiers. Il put continuer ainsi à s'occuper de sa troupe de scouts.

Il ne manqua jamais non plus une occasion d'essayer de gagner aux idées chrétiennes certains de ses camarades. Il passa brillamment le concours des E.O.R. (avril 1940).

Envoyé au centre d'instruction des aspirants de la Courtine, le 7 mai, il est affecté au C.I.E.A.R. de Fontenay, qui devient par la suite le régiment de Fontenay-le-Comte.

Viennent les jours sombres de la débâcle. À la fin du mois de mai et au début de juin, Claude Lerude est envoyé en mission secrète en Belgique, dans les Ardennes, dans les Vosges et à Strasbourg. On ne connaît aucun détail sur cette randonnée. Puis c'est la retraite avec ses étapes successives, Bordeaux, Tonneins, qui le conduit à Clermont-Ferrand.

Démobilisé le 20 juillet 1940, il va se reposer quelques semaines à Solignac où une partie de sa famille est réfugiée. Une dépêche le rappelle à Clermont : il est désigné pour prendre la direction d'un Chantier de Jeunesse dans la forêt de Tronçais.

3.5 Le chef de Chantier de Jeunesse.

Il dirigeait le Groupement n° 1. Deux cents garçons de 18 à 20 ans lui étaient confiés. Mais, pendant plus d'une semaine, il n'avait à compter que sur lui-même pour les ravitailler et les abriter contre les intempéries. L'habitude des camps scouts lui permit de se tirer de ce premier pas. Puis les premiers secours arrivèrent et une vie plus civilisée put être organisée. Un véritable village de baraques naquit, les différentes équipes de travail furent mises sur pied (abattage d'arbres, fabrication de charbon de bois, construction d'une route). Il y avait de multiples difficultés à surmonter, de nombreux incidents à régler, des cadres à créer ; il arrivait à force de dévouement et d'esprit d'initiative, à diriger de main de maître son équipe. Il n'avait pu revoir sa mère depuis de longs mois, il était presque sans nouvelles de ses chers scouts d'Orléans et ces séparations étaient dures. Sa santé, toujours précaire, les crises répétées de sa maladie, n'arrivaient pas à abattre son entrain. Il put même poursuivre son apostolat scout en « remontant », à Saint-Amand, une organisation scoute, la troupe Guynemer. Cette double vie était exténuante, mais comme partout, il devint l'ami et le conseiller de tous.

En 1941, à l'occasion d'une permission, Lerude passe clandestinement en zone occupée et peut ainsi faire un bref séjour à Orléans. Bien que le scoutisme soit interdit dans cette partie de la France, il dirige un camp clandestin dans l'île Charlemagne. Cette sortie ayant été dénoncée par des agents de la Gestapo, faillit créer un petit incident. Mais il n'y eut aucune suite fâcheuse. Lerude repassa en zone libre, toujours clandestinement, et reprit son commandement des Chantiers. Ce rôle toucha bientôt à sa fin : il était, en effet, peu après, appelé à Lyon en qualité de commissaire scout et laissa un vide immense parmi ses compagnons. Cette rude vie des Chantiers l'avait en tout cas mûri, endurci, et avait encore fortifié l'extraordinaire ascendant qu'il eut toujours sur ceux qui l'affrontèrent.

3.6 La Résistance.

3.6.1 Premières missions clandestines.

C'est alors que commence la vie de résistant de Claude Lerude. En effet, ses activités officielles sont des activités scout. Il retrouve à Lyon deux Orléanais et même un ancien camarade du camp de Chamarande, Guérin, qui devait, par la suite, périr dans le naufrage du « Lamoricière ». Claude est chargé de multiples missions, tant en France qu'en Algérie, à Toulouse, en Corrèze, en Lozère, à Vierzon zone occupée, à Oran, à Alger, à Constantine. Officiellement chargé de reprendre en mains les cadres scouts, et ceci dans toute la France, il

passé plusieurs fois en zone interdite. Mis en rapport avec l'entourage du général Giraud, après l'évasion de celui-ci, il l'a rencontré en personne. Bien qu'il ait gardé le silence sur l'essentiel de ses liaisons avec lui, on sait toutefois qu'il assista à plusieurs reprises à des conférences données par le général lui-même ou sous son égide, en particulier sur des problèmes de commandement, sur la nouvelle organisation de l'armée française et sur son rôle. Les résultats de cet enseignement seront mis en pratique à l'école de cadres de Cerisy. Il est donc certain que, pour la plupart, ses voyages à travers la France, à cette époque, ont été en réalité de véritables missions militaires de sondage et d'information.

3.6.2 Activités dans l'Orléanais.

Un jour de mai 1942, il revient à Orléans.

Les causes de ce retour soudain restèrent toujours mystérieuses. Il reprend contact immédiatement avec sa troupe, ses anciens camarades et ses chefs. Mais, en son absence, les choses ont évolué et certains dirigeants considèrent sans aucune sympathie ce jeune homme qui semble jouir d'une telle autorité -et d'un tel prestige auprès de tous. Aussi lui confie-t-on une tâche qu'on juge mineure : la surveillance d'une colonie d'enfants des Aciéries de Longwy, réfugiés à Olivet ; elle comprend une centaine de garçons de 4 à 15 ans.

C'était un rôle bien délicat ; Claude se donne tout entier, une fois de plus, organise les équipes, les jeux, tente de faire régner à nouveau l'atmosphère exaltante du camp de Candé. Il multiplie les causeries, forme de jeunes chefs d'équipe auxquels il tâche d'inculquer les principes essentiels du scoutisme. Mais toutes ces initiatives bouleversent le train-train journalier de la maison. Aussi, c'est une guerre mesquine et sourde qui s'amorce contre lui.

Il quitte la colonie d'Olivet au mois d'août, étant chargé par le Commissariat à la Jeunesse d'organiser la « Chevauchée de Jeanne d'Arc ». La préparation matérielle et surtout spirituelle et morale de cette randonnée l'enchantait ; c'était, en somme, une action scout, la première depuis l'occupation, autorisée par les Allemands qui n'avaient pas compris ce dont il s'agissait. Ce fut un vrai succès. À la suite de la « Chevauchée », il occupe un poste officiel au Commissariat de la Jeunesse. Il est bibliothécaire. Et ces nouvelles fonctions devaient grandement aider son action clandestine.

Tenu plus que jamais en quarantaine par les dirigeants scouts d'Orléans, il donne, en octobre 1942, sa démission au Commissariat de Province, puisqu'on lui interdisait tout contact avec ses anciens « garçons ». C'est à cette époque que se pose encore le problème de l'orientation de la vie de Claude... De plus en plus il est attiré par le sacerdoce, bien que la vie du clergé séculier l'effrayât un peu... Il sentait toujours bouillonner en lui une vocation d'éducateur. Puis, la France avait encore besoin de tous ses fils...

Il entreprit donc une licence de philosophie, pensant que la morale et la sociologie pourraient toujours lui servir. Il groupa ensuite une quinzaine d'anciens scouts dont il fit une vraie troupe. Il les réunissait toutes les semaines, organisant des sorties, recréant la vie enthousiaste et fiévreuse d'autrefois.

C'est à eux qu'il décida de consacrer son Noël. Et pourtant, il savait combien une séparation, ce jour-là, pèserait à sa mère aussi bien qu'à lui.

Cette réunion de Noël 1942 devait avoir une importance et une portée considérables. Ce fut, en vérité, une veillée d'armes. La réunion eut lieu dans une maison du Val de Loire, près de Saint-Denis-en-Val, « un peu retirée sur un chemin conduisant à la Loire. Elle se passa en jeux scouts, en exercice de commandement et en discussions. Puis ce fut la messe de minuit, le réveillon, et la plupart des assistants allèrent se coucher. Mais Claude Lerude, Jacques Caumel et Guy Fauchoux partirent sur la route, dans la nuit étoilée, pour discuter longuement des possibilités de Résistance... » (Lettre de René Alexis).

Sur quoi avait porté le débat ? Sur le rôle du chef. Tous les aspects de la question y furent envisagés : rôle, place, formation, adaptation, qualités, définition même du chef. Le rôle et la valeur de l'équipe ainsi que son esprit furent aussi longuement commentés. La conclusion

adoptée fut la suivante : « La vie est un jeu. Il faut savoir jouer, il faut savoir perdre... » Il semble que Claude Lerude, qui se trouvait ce soir-là avec des garçons dont la plupart devaient former le noyau des Corps Francs Vengeance d'Orléans, ait voulu avoir leur avis, étudier leurs réactions, et peut-être éprouver leur confiance en lui.

Dès ce jour, en tout cas, sa résolution était prise -et elle devait entraîner non seulement sa propre adhésion à la Résistance, mais encore celle de la plupart de ses amis.

Il ne devait pourtant entrer officiellement dans la Résistance que quelques mois plus tard. Il y trouva un champ d'activités à la mesure de ses qualités d'organisateur et de chef.

3.6.3 Vengeance.

Il prit contact avec une organisation de Résistance par l'intermédiaire d'un jeune officier issu de Saint-Cyr, le lieutenant Fiévet, qui était mon agent de liaison et mon secrétaire à la fois ; je dirigeais alors les Corps Francs Vengeance que j'avais fondés avec mon ami Vic Dupont (*Sorel*). Nous eûmes notre première entrevue, au début du mois de mai 1943, dans l'appartement d'un négociant en tissus de la rue du Faubourg Montmartre. Lerude était accompagné de Guy Fauchoux ; l'endroit n'avait pas l'air rassurant, de prime abord. Nous nous étions rencontrés sur le boulevard, comme de vieilles connaissances et Fiévet (*Rémy*) nous avait présentés. L'entrée de la rue était justement barrée par la gendarmerie allemande qui effectuait un contrôle serré des voitures, et dans l'immeuble même se trouvaient de nombreux bureaux ennemis qui provoquaient dans l'escalier des allées et venues incessantes de soldats et de gradés allemands.

Les buts de notre groupement, ses caractères rigoureusement apolitiques et strictement paramilitaires, l'organisation succincte des éléments furent successivement exposés à Claude et à son compagnon qui, de leur côté, se proposaient de mettre tout en œuvre pour aider au développement de nos Corps Francs dans le Loiret ainsi que dans les départements voisins. Dès cette époque, un gros travail de prospection avait été effectué par Claude Lerude, principalement à Orléans ; il avait parlé de ses desseins à de nombreux officiers ; s'était assuré des collaborateurs de confiance ; enfin, surtout, il avait pris ses renseignements sur les divers organismes de Résistance, et c'est en toute connaissance de cause qu'il s'adressait à nous.

Il nous fit une excellente impression ; quelques contacts que nous avions déjà dans le Loiret et la région avoisinante lui furent confiés afin d'opérer un regroupement local ; des exemplaires des divers règlements régissant les Corps Francs lui furent confiés.

Il s'avéra rapidement que Claude Lerude était une recrue de choix. Toute sa formation des années précédentes, aux scouts et même aux Chantiers de Jeunesse, et son caractère le prédisposaient à cet état de chef de la Résistance qu'il devait embrasser dans ces jours de mai. Il organisa son travail et ses premiers rapports firent vite figure de modèles du genre : clairs, nets, précis, ne laissant aucune question dans l'ombre, annonçant les succès comme les échecs, disant aussi bien le contentement des dispositions prises que le mécontentement provoqué par certains retards, mais se pliant toujours avec une entière discipline aux ordres reçus.

À la fin du mois de mai, devant les premiers résultats qu'il avait déjà obtenus, Claude Lerude fut confirmé comme chef départemental des Corps Francs Vengeance pour le Loiret. Puis son activité déborde sur les départements voisins, Cher et Loir-et-Cher, où il recrute du personnel et regroupe les éléments que nous y possédions déjà. Nommé chef de la VIII^e Région des Corps Francs, région qui englobait les départements précités, il prend désormais le surnom de *Paul VIII*, formé de la réunion du prénom de son père et du numéro de sa Région.

Il vient à peu près tous les quinze jours à Paris se mettre en contacts étroits avec le Comité Directeur des Corps Francs, amenant toujours du nouveau, de nouvelles propositions comme de nouvelles suggestions.

En quelques semaines, sont organisés les différents services de sa direction, qui comprennent :

- Administration, comptabilité, effectifs.
- Liaisons.
- Commandement militaire.
- Contacts avec les différentes administrations civiles : P.T.T., S.N.C.F., Ponts et Chaussées, Police et Gendarmerie, Eaux et Forêts, Préfecture et Mairies.
- Deuxième Bureau.
- Recherche de terrains de parachutage.
- Organisation de l'entraînement et de l'instruction militaires.
- Contacts avec les « maquis » déjà existants et création de nouveaux refuges pour les réfractaires au S.T.O.
- Recherche et surveillance des collaborateurs et des suspects coopérant avec les troupes d'occupation.
- Service de faux papiers d'identité.
- Mise sur pied des unités paramilitaires.
- Recrutement d'éléments nouveaux.
- Formation de cadres.
- Contacts avec les autres organisations de Résistance.

Dès le mois de juin, il a mis sur pied un bataillon complet à Orléans, sans oublier les différents services et sections spécialisées nécessaires à son fonctionnement. Au mois de décembre, ce sont plusieurs milliers d'hommes qu'il aura rassemblés dans sa Région.

Mais Claude Lerude ne fut pas seulement un excellent organisateur de la Résistance ; il fut aussi un merveilleux entraîneur d'hommes, un éducateur dans toute l'acception du mot. Il sait choisir ses collaborateurs, officiers ou anciens scouts ; et ceux-ci se révèlent si efficaces et si bien dressés que, dès le mois de juillet, ce deviendra une habitude pour les dirigeants de Vengeance, que de puiser dans l'entourage de *Paul VIII* pour encadrer les nouvelles sections recrutées par les Corps Francs. C'est ainsi que la plus importante partie des « responsables » de nos premiers éléments de Bretagne fut prélevée parmi les élèves et stagiaires de la VIII^e Région et ce qui devait devenir la IX^e Région fut organisé sur un modèle identique à celui de la Région dirigée par Claude Lerude.

Mais tout ceci ne constitue, en somme, que l'aspect « officiel » de l'activité de *Paul VIII* dans la Résistance. Il faut l'avoir connu alors pour comprendre le rôle exact qu'il a joué, la ferveur, la conviction, qui l'ont animé.

La maison de la rue de Coulmiers était devenue un véritable P.C., un centre d'où rayonnaient vers le Loiret et les départements avoisinants, des directives que portaient des courriers sans cesse sur les routes. Des agents de liaison et de renseignements arrivaient à toute heure ; dans sa chambre, parfois jusqu'à une heure avancée de la nuit, Claude examinait leurs rapports, en extrayant ce qui avait une réelle valeur et méritait d'être transmis à l'échelon supérieur. Puis c'était la rédaction de ces comptes rendus volumineux, ne laissant aucune question dans l'ombre, dont la précision était célèbre dans le Comité Directeur des Corps Francs Vengeance. Il était partout, allant en personne inspecter des locaux prévus pour des émissions clandestines de radio, des terrains de parachutage ; allant presque chaque semaine à Paris traiter avec ses supérieurs de questions particulières, exposant des idées souvent originales. Mais, une fois la discussion close, il devenait un exécutant discipliné, même si la décision prise était en désaccord avec ses propositions personnelles.

Il organisa lui-même des expéditions, donnant sans cesse l'exemple à ses adjoints. Citons, en particulier, une mission de reconnaissance dans une caserne allemande d'Orléans, menée en suivant un égout de la ville, et qui resta célèbre dans la mémoire de ses amis.

3.6.4 Avec l'O.R.A.

Claude Lerude avait à l'époque 23 ans... 23 ans et des responsabilités écrasantes ; et n'oublions pas qu'à toute cette besogne de prospection et d'organisation, s'ajoutait une tâche

d'administrateur, qui, en raison des difficultés que nous avons à équilibrer nos budgets sans cesse croissants, aggravait encore ses soucis. Quand fut décidée la création de l'Armée Secrète, qui, plus tard, devait donner naissance aux F.F.I., des contacts plus étroits furent réalisés avec les autres organisations de la Résistance. La VIII^e Région des Corps Francs Vengeance appartenait à la Région P de l'A.S. et en constituait la subdivision P3. La direction de cette subdivision, ainsi que celle des départements en faisant partie, fut confiée aux Corps Francs Vengeance, qui possédaient les éléments les plus importants en effectifs paramilitaires. Claude Lerude fut surtout en contact, par goût personnel, avec l'Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.), mouvement de Résistance créé par des officiers ayant appartenu à l'année d'armistice et dirigée par le général Giraud et, pour la zone nord de la France, par le général Revers. Claude Lerude rendit à cet organisme de très grands services. Il mit même, au mois de décembre 1943, le chef de Vengeance en rapports directs avec le général Revers et avec son état-major, ce qui permit d'encadrer plus efficacement les troupes de Vengeance qui, par la suite, devaient s'intégrer complètement aux F.F.I. *Paul VIII* a donc joué un rôle considérable dans la formation de l'Armée Secrète sur le territoire de sa Région.

Après avoir été un élément capital de l'organisation de la Résistance dans sa Région, Claude Lerude ne cherchait pas à tirer de son travail intensif un avantage personnel quelconque, puisque, pour la période des combats de la Libération, il n'avait accepté qu'un rôle très modeste, celui de directeur des liaisons du département du Loiret, avec le grade de lieutenant... Modestie que bien des chefs de la Résistance pourront méditer.

3.6.5 La formation des cadres.

Cependant, de par leur rapide extension, les Corps Francs Vengeance nécessitaient de plus en plus de cadres. La formation de ceux-ci à l'échelon départemental ou régional ne suffisait plus. C'est pourquoi les dirigeants de Vengeance eurent l'idée de créer une École des Cadres. Le principe en fut admis lors d'une réunion des cadres directeurs et régionaux des Corps Francs, au mois de novembre 1943, et Claude Lerude fut enthousiasmé par cette initiative. Le problème de l'avenir de la jeunesse et des buts qui lui étaient proposés était un de ceux qui le tracassaient le plus. Souvent, il m'avait fait part de ses inquiétudes sur la formation morale de ses jeunes compagnons grandis pendant ces années d'occupation, dans une atmosphère de « marché noir », de « débrouillage » ; même parmi les jeunes qui se jetaient à corps perdu dans nos rangs, le problème se posait avec acuité : en effet, les pratiques nécessaires de la confection de faux papiers d'identité, le maniement de la mitraillette, les cambriolages des mairies pour en prendre les titres de rationnement, indispensables aux réfractaires des maquis, étaient des méthodes d'exception, et il était urgent de bien le démontrer aux jeunes... Au cours de longs entretiens, nous tombâmes d'accord sur la nécessité de créer une organisation spéciale de jeunes qui pourraient être préparés à une vie plus normale... En attendant, nous nous attelâmes de concert à la préparation de notre première École de Cadres. Cette première session devait être aussi une expérience, et c'est pourquoi nous décidâmes de réunir en un même camp de jeunes agents de liaison avec qui nous pourrions mettre au point une méthode pour notre organisation de jeunesse, en même temps que nous serions à même de leur inculquer une formation profitable à leur état présent de Résistants et de cadres de la Résistance active -et des officiers avec lesquels nous pourrions examiner les problèmes particuliers et nouveaux pour tous que présenteraient les combats de la Libération.

À la fin du mois de novembre, ce programme fut définitivement sur pied. Deux séries de cours étaient prévues, qui s'adressaient chacune à une catégorie d'auditeurs définis ; des conférences destinées à tous devant maintenir la cohésion de l'ensemble.

L'École de Cadres eut lieu durant toute la première quinzaine du mois de décembre, au château de Cerisy Belle-Étoile, dans l'Orne. Elle avait un masque officiel : celui d'un camp de formation de cadres pour les organisations de jeunesse et les colonies de vacances et, à ce titre, elle était régulièrement autorisée par la Préfecture de l'Orne ; pour donner plus de

vraisemblance à ce but officiel, elle fonctionna à côté d'une petite colonie d'enfants réfugiés, de l'œuvre « Effort et Joie ». Claude Lerude fut désigné par moi comme Directeur des Études. Pendant ces quelques jours, il put donner la pleine mesure de son talent de meneur de jeu et d'éducateur. Aucun des survivants des quarante stagiaires qui suivirent cette session (car, hélas ! nombreux sont les camarades de cette École qui furent par la suite arrêtés, fusillés ou déportés et qui ne revinrent pas des camps de concentration) n'oublieront jamais l'atmosphère enthousiaste qui régna alors. Les exercices d'entraînement, de commandement, de maniement d'armes ou de matériel parachuté, les manœuvres de jour et de nuit, les conférences se succédèrent sans arrêt ; le premier chapitre de ce petit livre a trait justement à cette période, et jamais Claude Lerude ne fut plus lui-même qu'en ce temps-là. Il fit sur tous une impression profonde, se révélant comme un véritable chef.

À l'issue des cours, qui se terminèrent sans incident, il fut décidé de maintenir la formation des agents de liaison à l'échelon régional et de refaire une session, mais pour les officiers seulement.

Nous avons beaucoup insisté sur cette période de la vie de Claude Lerude, mais ces quelques mois constituent la partie créatrice de son existence.

Il menait toutes ses multiples activités de front. Sa maison était devenue un vrai P.C. Ses fonctions de responsable des organisations de jeunesse constituaient un masque commode pour son existence clandestine. Sans cesse en route, dans sa région ou à Paris, il essayait de régler toutes les difficultés par lui-même. Dans le courant du mois de décembre, après l'École de Cerisy, il fut appelé, en raison des résultats obtenus, à siéger au Comité Directeur des Corps Francs Vengeance.

Par ailleurs, le recrutement effectué par ses agents, débordait très largement le cadre de la VIII^e Région et il fut nécessaire de créer une IX^e Région de Vengeance, englobant les départements de l'Indre, de l'Indre-et-Loire et de la Vienne. Les équipes dirigeantes furent formées par les cadres de la VIII^e Région.

3.6.6 L'arrestation.

Les activités de *Paul VIII* allaient bientôt prendre fin... Des misérables, agents de la Gestapo, s'étaient glissés dans les Corps Francs depuis des mois déjà, s'infiltrant à tous les postes auxquels ils pouvaient accéder à l'occasion des contacts que notre organisation avait eus avec le mouvement Ceux de la Libération. Les 15 et 16 janvier 1944, une vague d'arrestations déferla sur nos rangs.

Le 16 janvier, à Orléans, devait avoir lieu une réunion de tous les cadres de la VIII^e Région. Heureusement, les ordres furent mal compris et une partie seulement des collaborateurs de *Paul VIII* vint au rendez-vous. Alors que Claude Lerude et cinq de ses compagnons étaient réunis au domicile du chef régional, rue de Coulmiers, des inspecteurs de la Gestapo cernèrent la maison et les six hommes furent arrêtés.

Claude eut la permission, avant d'être emmené, d'embrasser sa mère et sa grand'mère. À celle-ci, qui ne comprenait pas grand chose à tous ces événements, Claude dit : « Adieu, grand' mère, je pars pour faire comme mon oncle Marcel », (faisant allusion à un jeune oncle tué en 1917). Car il était persuadé qu'il serait bientôt fusillé. Il fut sur-le-champ conduit à la prison d'Orléans.

4 Un caractère.

4.1 Le bilan d'une vie.

Il ne devait plus jamais revenir dans sa maison. Nous verrons plus loin comment il fut, un jour, déporté en Allemagne, et comment il y mourut... le 7 mai 1945.

Il avait 23 ans et demi lors de son arrestation. Nous avons passé ces vingt-trois années en revue, et nous pouvons dire que, en dehors des quelques mois qu'il consacra à la Résistance active, Claude Lerude ne fut pas un créateur ; il ne laisse pas derrière lui une œuvre impérissable ; il n'a pas contribué au bonheur de l'humanité, il n'a pas été un héros... En dehors de son séjour à Vengeance, il n'a pas eu une vie très dissemblable de celle de milliers d'autres jeunes hommes, élevés dans les mêmes principes et animés par la même foi scoute.

Pourquoi, dans ces conditions, ce livre ? Pourquoi un hommage, même aussi modeste que celui-ci, rendu à la mémoire d'un homme dont les actes n'ont pas différé, en somme, de ceux de beaucoup d'autres qui restent ignorés ?

Parce que Claude Lerude laisse derrière lui un souvenir profond dans les cœurs de tous ceux qui l'ont approché. Et ce souvenir se retrouve dans ces dizaines de lettres inspirées par l'annonce de sa fin. Prenons-en quelques-unes, au hasard, nous y lisons :

- « Ardent, vibrant, courageux et même téméraire, remarquablement doué, tel est le souvenir que je garde de lui... Je voulais vous dire ma peine de savoir qu'une âme d'élite comme la sienne est disparue et perdue pour la France ; mais son exemple fera peut-être surgir de nouveaux chefs parmi les jeunes scouts... » (L. Bailly).
- « Claude laisse en moi un souvenir inoubliable... » « Claude fut un chef impérissable. » (Freton).
- « Vous savez combien tous ceux qui ont approché Claude ont été marqués par lui... Lyautey, dans une de ses lettres, parle du rayonnement qui émane de certaines personnes. Claude était de celles-là. Nous avons besoin de lui... Je suis fier de l'avoir connu et d'avoir combattu avec lui. » (Lieutenant Guyot).
- « Tout ce qui est devoir, patriotisme, foi, existait en lui à un degré supérieur, qui nous empêche de pouvoir juger et nous permet seulement d'admirer. » (Commandant Brasseur).
- « Il fournissait une somme d'activité formidable et était obéi aveuglément. Sa disparition est, pour tous les jeunes qui l'ont connu, un grand deuil et une grande fierté de l'avoir eu pour chef. » (Lagaron).
- « Pour moi et pour chacun de ses petits amis scouts, Claude était un grand frère affectueux, compatissant et bon... » (Jacques Fluck).
- « J'ai toujours admiré sa générosité, sa droiture... Il plaçait très haut son idéal. » (Abbé Naudin).
- « Par son dévouement magnifique, il nous a montré l'exemple d'un chef. C'était pour moi le grand chef qui m'a fait découvrir le scoutisme... Qui a guidé mon adolescence... Il a passé sa vie à faire du bien et à rendre service ; il a su "être prêt" » (Pierre Mondien).
- « Claude a laissé son empreinte partout où il est passé, nous garderons en nous le souvenir de son visage dur quelquefois, mais si juste... si entraînant... Ma peine et ma fierté d'avoir un tel ami dans la gloire... Claude est mort pour la cause qu'il servait de toutes ses forces... » (H. Ferry).
- « Depuis juin 1940, il ne pensait qu'à la "deuxième manche" qu'il voyait déjà pour le printemps 1941... Claude est de cette élite qui a compris, qui s'est donnée et qui a été la rançon de la victoire... » (X).
- « Claude était de ceux qui se sont fixé une fois pour toutes une ligne de conduite, une ligne, droite comme un sillon, de laquelle ils ne s'écartent jamais... » (X).
- « Il était pour moi... un ami dans le sens le plus plein du mot... » « Il avait fait très exactement, très simplement, le sacrifice de sa vie, comme un soldat. C'étaient ses propres termes. D'ailleurs, il gardait un esprit critique et lucide. Il était devenu un vrai chef, il s'était vraiment réalisé.. » (G. Leprince).

Nous pourrions continuer longtemps ainsi, et ce sont toujours les mêmes mots qui reviennent... un véritable chef... un ami... un homme qui avait un rayonnement extraordinaire... qui marquait tous ceux qui l'approchaient...

Voilà ce que Claude Lerude a laissé derrière lui et combien d'entre nous pourront, en s'en allant, donner une telle impression de vide soudain ?

Nous allons tenter de mettre en évidence les causes de cette emprise extraordinaire que Claude eut, durant sa courte vie, sur ses compagnons...

4.2 Causes profondes.

4.2.1 Une éducation catholique.

Rien, en tout cas, ne le prédisposait à ce rôle. Nous l'avons vu, élevé dans sa cellule familiale, privé tôt de la direction paternelle, et sa mère s'efforçant, dès son plus jeune âge, d'en faire « un homme », allant jusqu'à réprimer certains élans de tendresse, jusqu'à s'imposer ainsi qu'à Claude, de rudes séparations afin d'endurcir son fils. Mais il est tout de même élevé dans des principes en honneur, encore maintenant, dans les familles françaises, de patriotisme, de respect de la famille, et de sévère morale ; de foi catholique aussi, et c'est un des traits dominants de ce caractère, que cette solide foi qu'il conservera jusqu'à sa mort, de cette stricte observance des commandements religieux. Il est profondément croyant, mais garde tout son esprit critique. Il accomplit des pèlerinages, à Chartres notamment ; l'on sait la place que tiennent les pratiques religieuses dans la vie scout, mais il voit certains à-côtés qui lui déplaisent et ne se gêne pas pour dire, tout haut, son avis, en particulier le caractère odieusement commercial de Lourdes... Il pense de plus en plus à entrer en religion ; en même temps la vie du clergé séculier l'effrayait et il ne craignait rien tant que se sentir un jour « enlisé dans une paroisse de campagne ». Jusque dans sa prison, ces problèmes le tourmenteront. Dans une des lettres dont nous donnons plus loin quelques extraits, il dit, en effet : « Il y aurait moyen de s'entendre... si pour nous, catholiques, le clergé consentait à admettre l'évolution d'idées et que toute nouveauté n'est pas un mal... »

4.2.2 Une revanche sur sa santé déficiente.

Mais il est encore un autre facteur qui a grandement influé sur le caractère de Claude Lerude et puissamment contribué à le tremper. C'est son état de santé- Toute sa vie, il est malade ; une maladie qui ne met pas directement sa vie en danger, mais qui l'arrête sans cesse dans ses études, dans ses élans, qui lui impose des souffrances inouïes, qui le défigure par instants et qui en fait, pour bien des compagnons de jeu, un objet de répulsion. Sur ce mal chronique se greffent à tout instant des affections plus ou moins aiguës qui le contraignent à des retraites supplémentaires. Pendant ces retraites, il fait retour sur lui-même, vit éloigné de tous ceux de son âge et mène une vie anormale. Ainsi son caractère acquiert une maturité précoce qui étonne ceux qui l'entourent ; il prend le goût des études, des recherches personnelles, s'adonne à la méditation, « pioche » certains problèmes... Mais il y a plus encore...

Tout semble, en effet, annoncer qu'il veuille, à partir d'un certain moment, prendre une revanche sur ses réclusions et ait à cœur de démontrer à la face du monde qu'il est un garçon comme les autres, aussi normal, aussi actif et capable, que n'importe quel garçon bien portant ; il ne va pas seulement tenter de faire comme les autres, mais surtout de faire mieux ; il consacrerait toutes ses forces à prendre un ascendant sur ses compagnons, à jouer un rôle important ; ne voyons pas là une question d'orgueil, mais un moyen sûr de se prouver à lui-même qu'il a dominé définitivement ses propres misères, ses souffrances ; qu'étant donné, désormais, leur peu d'importance, il peut se consacrer tout entier à la tâche écrasante de former des camarades, de les guider, de les commander ; être un chef, voilà ce qu'il veut être, avant tout, et c'est un réel défi qu'il lance à son « moi » physique amoindri.

Ne nous étonnons donc pas que Claude Lerude ait voué à Lyautey un véritable culte, lisant toutes ses biographies. Lyautey n'avait-il pas été, de longues années durant, infirme ? Et par la suite, heureux de montrer qu'il ne l'était plus, en maniant les armes et en montant à cheval ? Ainsi retrouva-t-on certaines phrases de l'Africain soulignées dans les livres de Claude : « Aux jours d'attente inquiète que nous traversons, les hommes de cœur, même quand ce sont des jeunes gens, ont une autre voie à suivre que celle du plaisir ou de l'indifférence. » « ...Ils ont presque cherché à se faire pardonner leur croyance... », et cette autre phrase du *Rôle social de l'Officier* : « Il y a dans la vie deux catégories d'êtres, ceux qui rayonnent : l'élite, et ceux qui absorbent : les parasites. Je ne me suis toujours entouré que des premiers, des rayonnants qui ont décuplé ma force... L'esprit d'équipe triomphe de toutes les difficultés... ». Une autre devise encore, de Shelley, trouvée soulignée dans un livre : « The soul's joy lies in doing », « La joie de l'âme est dans l'action ». Comment ne pas être frappé par le souci que marqua Claude d'être toujours en harmonie avec ces maximes ?

4.2.3 Servir, dans le scoutisme.

Claude Lerude voulait « servir » ; il était attiré par la carrière militaire ; nous avons vu comment, en raison de son état de santé, il dut renoncer à ce beau projet. Mais il devait trouver, néanmoins, en trois circonstances d'ailleurs fort différentes, l'occasion de donner libre cours à cette véritable soif de servir qui était la sienne : dans le Scoutisme, dans les Chantiers de Jeunesse et dans la Résistance.

« Le Scoutisme était une chic affaire ! » Voilà ce qu'il écrivait de sa prison au mois de janvier 1944. Et c'est, en effet, dans le Scoutisme qu'il trouva pour la première fois, le moyen de se « réaliser », de mettre en application son besoin de se dévouer aux autres, de montrer qu'il pouvait faire aussi bien et mieux que ceux de son âge, et d'acquérir sa formation de chef. Un chef enthousiaste, sans cesse soucieux de la santé morale et physique de ceux qui lui étaient confiés, toujours préoccupé de s'élever, de se perfectionner, de maîtriser ses fléchissements afin de se consacrer à aider ceux qui étaient aussi malades que lui, il le fut sans conteste. Et nous avons dit déjà quel extraordinaire ascendant il parvint à exercer, dès les premiers temps de sa vie scout, sur ses compagnons. C'est que cet ascendant avait comme base, non seulement des qualités exceptionnelles, au point de vue intellectuel, mais surtout au point de vue moral. Il avait compris qu'un chef doit être, avant tout, un exemple et qu'on peut tout exiger de ceux que l'on commande, quand on s'est préoccupé de les connaître à fond et surtout quand on est d'abord bien décidé à tout exiger de soi-même ; effort, dévouement constant et exclusif à la cause que l'on a embrassée. Claude Lerude est le chef scout qui a conquis de nombreux badges, qui a suivi des camps de formation fameux, qui a fait des stages, étudié, mais aussi, il est à la fois le chef et l'ami qui écrit à ses compagnons, dans les lettres qu'il leur adresse, et dans les différents journaux scouts auxquels il participe :

- « ...Pour vraiment aimer quelque chose, il faut chercher à le connaître de mieux en mieux... » (Noël 1937).
- « ...Aimer l'effort, c'est par là que l'on apprend à devenir un homme... » (août 1938 ; après le pèlerinage de Chartres).
- « Je vais vous donner le même mot d'ordre que pour ma troupe : se gêner pour les autres. C'est une chose que les garçons d'aujourd'hui ne savent plus guère faire, et pourtant il n'y a que comme cela que nous arriverons à quelque chose dans la vie... Il faut s'oublier pour les autres ; il faut peiner, et c'est ce qui est dur ; mais c'est ce qui fait le mérite de cet effort ; vous savez combien, on est content après un dur effort, combien on se sent grandi à ses propres yeux d'avoir fait de telles choses dont on se serait cru incapable... » (février 1939).
- « Je te demande de réfléchir sur la question suivante : inconsciemment ne cherches-tu à ne pas venir parce que ta patrouille ne te donne pas toute satisfaction ? Ne pourrais-

tu, en conscience, faire un effort de présence, si petit soit-il, compte tenu de ton travail et de ta santé, et tu sais que je suis bien placé pour tout excuser sur ces deux points. Si, obscurément, peut-être, sans que tu t'en sois rendu compte, tu t'es retranché plus qu'il ne le fallait derrière ces deux excuses -travail et santé- pour ne pas venir du tout, c'est justement alors que tu dois revenir lorsque tu le peux. Tu le dois à toi-même qui cherches à te former selon la discipline scout, la discipline de l'effort, tu le dois à ta patrouille que tu as promis de conduire dans la bonne voie... » (Lettre à R. A., 23 mai 1939).

Et ces extraits du compte rendu qu'il fit, de sa participation au Jamborée de Hollande de 1938 : « Car la grande leçon de ce camp était la fraternité. Comme dit la chanson : nous sommes tous des frères observant la même loi. C'était beau de voir la grande famille scout groupée autour de son chef. C'est la fraternité qui fait notre force, et ainsi que l'a dit Baden-Powell dans son discours de clôture, cette force peut être prodigieuse et rendre le monde meilleur. Un autre des sentiments que l'on éprouvait là-bas était de voir une masse énorme – qui pourtant n'était qu'une délégation- de voir des garçons de tous âges, de tous pays, de toutes conditions sociales avoir le même idéal de noblesse, de pureté, de vérité, de piété que soi. »

4.2.4 Servir, dans les Chantiers de Jeunesse.

Ces qualités ainsi acquises au prix de grands efforts, Claude Lerude va pouvoir les appliquer pendant son court séjour aux Chantiers de la Jeunesse, il y aurait beaucoup à dire sur cette institution, en bien comme en mal ; il semble d'ailleurs qu'il y ait opposition en quelque sorte entre les créateurs de la méthode, tous scouts et commissaires-scouts, comme le général de la Porte du Theil, et les dirigeants d'alors de notre pays. Les premiers y voyaient le moyen d'élever la jeunesse française dans des principes qui lui avaient manqué et dont la carence avait, en grande partie, contribué à l'effondrement de 1940. Les autres considéraient ces Chantiers comme l'analogue du service du travail allemand, comme un procédé de coercition. Quoi qu'il en soit, de nombreux résistants se recrutèrent dans les rangs des jeunes des Chantiers. Et Claude y trouva un vaste champ d'expériences pratiques et spirituelles. Il fut, là encore, un chef dans toute l'acception du mot, et ne se laissa pas endormir par les belles paroles officielles. Ce fut une période intermédiaire, un stage de perfectionnement en quelque sorte.

4.2.5 Servir, dans la Résistance.

Quant à la Résistance, il devait y trouver le moyen de mettre en œuvre toutes les qualités qu'il avait acquises jusque là. C'est, qu'en effet, cette période de l'histoire de notre pays a été pour beaucoup de jeunes hommes, providentielle ; les cadres étaient rares ; une large place était laissée à l'initiative. Les règlements étaient extrêmement souples, la hiérarchie nouvelle. Les « responsables » se jugeaient non sur les titres acquis précédemment, mais sur leur rendement, sur leur efficacité, sur leur ardeur. Des garçons de vingt ans se trouvèrent placés, par leur mérite, à des postes très importants. (Claude est chef régional, et responsable de milliers d'hommes, à 23 ans, et ce n'est pas un cas isolé). Nous ne reviendrons pas sur les résultats qu'il obtint pendant sa présence dans nos rangs. Car tout commandement était appuyé non par des galons ou des signes distinctifs quelconques, ni par l'ancienneté ou le passé des chefs, mais par l'ascendant qu'ils savaient prendre sur leurs hommes et aussi par la confiance qu'ils savaient inspirer.

4.2.6 Enthousiasme et idéal.

Tels sont, esquissés à grands traits, les aspects principaux du caractère de Claude Lerude. Mais il y en a encore deux particularités de cette nature sur lesquelles il nous faut insister.

Tout d'abord, on ne doit pas s'imaginer qu'un garçon aussi précocement mûri, aussi plein d'expérience que lui, ait été ennuyeux, triste. Il ne restait pas dans sa tour d'ivoire, se mêlait largement à la vie et aux réalités de l'existence. Il était d'une gaieté, d'un enthousiasme communicatif et il faut l'avoir vu, pendant le stage de Cerisy, diriger des chœurs joyeux pendant les pauses de détente, pour en garder un souvenir exact.

Puis, une autre chose était frappante en lui : ce garçon épris d'idéal, d'un idéal qu'il plaçait très haut, n'employait jamais de « grands mots ». Je ne l'ai jamais entendu prononcer celui de Patrie, de France, et pourtant il était toujours prêt à donner sa vie pour elle -et il l'a fait, en définitive. Lui, qui savait être un « ami » dans toute l'acception du terme, ne prononçait presque jamais ce mot d'Amitié, pas plus que celui d'Idéal. Il me faisait penser à ces garçons que dépeint Rudyard Kipling dans *Stalky et C°*, qui se préparent tous à entrer dans l'armée anglaise en qualité d'officiers, et sont furieux parce qu'un jour un membre de la Chambre des Communes vient leur faire un discours patriotique et déployer sous leurs yeux un immense *Union Jack*, mettant ainsi, sans pudeur, à nu, leurs aspirations les plus ferventes... et les plus secrètes...

5 Et la marche lente vers la mort...

5.1 En prison.

Claude Lerude devait rester à la prison d'Orléans jusqu'au 25 mars, date à laquelle il fut transféré à la prison de Fresnes.

Pendant de longues semaines, les interrogatoires se poursuivent, presque sans arrêt, avec les méthodes habituelles à la Gestapo. Il subit une piqûre spéciale, la torture de la lumière électrique ; certains interrogatoires vont durer 48 heures ; une fois, il demeure 50 heures sous la lampe électrique...

Cependant, il est l'objet de certains égards ; il peut recevoir de nombreux colis et même, à quatre reprises, la visite de sa mère. Il peut écrire aussi, rare faveur, mais qui va nous permettre de connaître un peu ses pensées pendant cette période. Il a d'ailleurs organisé sa vie, méthodiquement, comme ce qu'il a toujours fait, partageant son temps entre la prière, l'étude et même la culture physique !...

Voici ce qu'il écrit à sa mère :

- « Comme toujours, la vie est toujours plus dure pour celle qui reste que pour celui qui est parti. Ici, c'est fort supportable, grâce surtout à tes colis... Je suis avec un autre étudiant et nous dissertons philosophie, c'est mieux que la solitude... Ces événements sont peut-être un bienfait ; je fais une retraite forcée, je réfléchis : laquelle des deux voies qui s'offrent à moi est-elle celle qui m'est destinée. J'ai fait mon devoir, je peux bien penser un peu à moi, à nous deux, puisqu'une fois de plus, la vie nous retrouve côte à côte dans des circonstances encore nouvelles, car je te sens près de moi et cela m'aide à chanter, la vie est belle... Remercie ceux qui pensent à moi ; mais je ne veux pas être plaint ; je savais ce que je faisais et je ne suis pas une pauvre victime : la vie est belle quand on est d'accord avec son intelligence, en harmonie avec l'Intelligence qui gouverne le monde. Rassure les deux grand'mères, ce sont elles qui sont à plaindre. Quant à nous, l'amour n'a jamais dépendu de l'espace total ou relatif, il est libre... » (23 janvier 1944).
- « ...Pour moi. rien : je me porte bien -me repose, comme tu peux penser- c'est un apaisement. Il faut savoir prendre la vie [et la considérer] comme un don joyeux et dont il faut tirer parti. Perdre la vie n'est rien pour un soldat, perdre Sa vie, voilà le vrai malheur... Le malheur, c'est que je n'ai rien à dire : le rythme de la vie dans sa monotonie, est très bref, et les nuits succèdent aux nuits très vite. Vie toute de l'esprit qui ne se prête guère à ce genre de courrier. Contrairement à ce que l'on pourrait

croire, la prison élargit l'esprit... Décidément, ces années auront été fertiles en situations imprévues : qui aurait pu croire que le jeune chef scout de 1937 se verrait sans gêne ni remords, menottes aux mains, dans les rues de la ville... Je voudrais ne pas être plaint : d'abord la vie est le mieux qui soit possible en prison, ensuite, c'est la juste conséquence de mes actes... Les hommes font la guerre, les femmes sentent le mal et réagissent en fonction de lui, les enfants s'acheminent vers leur destin sans comprendre ; et quelques années après, ils sont tous dans l'éternel présent dont ce que nous appelons le réel n'est que l'apparence ou le symbole... » (25 janvier 1944).

- « Il ne faut perdre aucune de ses facultés et essayer de rester un homme complet. C'est, un peu, le même problème que dans les oflags : ne pas considérer la vie comme terminée, mais se préparer à de nouvelles tâches. [Sans cesse, nous devons être sur la brèche, comme dit la prière scout : « sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que nous faisons Sa Sainte Volonté ». La prison doit nous apprendre à ne pas avoir de haine : haine contre la vie, haine contre les gardiens qui n'en peuvent mais, haine contre les hommes méchants.]² La prison est un entraînement à tous les retournements de situation, l'acceptation de toutes les disciplines et à se retrouver soi-même dans sa nudité... » (29 janvier 1944).
- « ...Amitié à mes scouts, aux anciens. Leur amitié me reconforte, et moi, une fois de plus, je leur dis : le Scoutisme était une chic affaire, nous n'avons pas fait fausse route... Chanter... Cette prison est le domaine du chant ; c'est le seul moyen que l'on ait de se sentir une communauté, et, de par Dieu, c'est une communauté bien française... Merci pour le missel qui est arrivé bien à point pour donner une ossature à ma vie religieuse, car on finit par ne plus pouvoir se contenter d'une religion purement intellectuelle... » (16 février 1944).
- « ... Cette semaine, anniversaire de Papa ; je songe particulièrement à toi, à nous trois ; sa bague, sa montre avec moi dans la cellule me rappellent le brillant soldat qu'il fut ; peut-être que lui n'aurait pas été un vaincu et n'aurait pas fini la guerre comme prisonnier, mais il aurait été le premier à lutter ; n'est-ce pas sous le nom de Paul, d'ailleurs, que j'ai mené le combat, Paul, ce nom que l'on ne prononce jamais entre nous, mais que tu as su laisser présent à mon éducation... Plus tard, cette obsession du prisonnier dont la grande ennemie est l'imagination ; tout paraît facile... »
- « ...Les semaines passent l'une après l'autre avec une vitesse effarante -sept semaines déjà que je suis ici. Les jours passent assez lentement car l'étude les remplit, et les semaines semblent vides et rapides car rien ne les marque... Tu vois, je ne me considère pas comme hors du monde, mais du monde. Et maintenant que je suis en permission, -c'est une vraie permission que d'être dégagé de ses occupations militaires- j'ai tout loisir de penser à la famille, aux amis, de redevenir le civil qui peut rendre service et songe à l'état d'esprit de ses proches... Confiance, car la vie reprendra, se reconstruira dans un monde qu'il faut espérer meilleur, dans un monde qu'il faudra créer. Une fois de plus, il faudra jouer sa liberté et sa vie ; mais la liberté par delà la mort restera toujours notre. On ne subit pas la vie, on la fait ; elle est comme on la vit et non comme on la sent : elle est dans le futur et non dans le passé. Vive la vie, elle est bonne... Adieu à C... avant qu'elle ne rejoigne le couvent... elle va connaître la vie avec sa crasse, mais avec son sens et tout en restant libre d'elle-même. Je la plains de n'avoir pas encore de passé, et je l'envie aussi : ne pas être esclave de son passé... Non seulement la vie est belle, mais nous sommes sur terre pour découvrir Dieu à travers le sensible. Ne sors pas du réel... » (27 février 1944).
- [Je suis réellement heureux d'avoir eu l'occasion de servir. (27 février 1944)]³

² Ajout mentionné sur son memento mortuaire (note M. Chantran).

³ Idem.

- « ...L'avenir s'annonce, non pas sombre, mais compliqué. Je m'aperçois ici, au contact d'hommes de diverses opinions, qu'il y aurait moyen de s'entendre si chacun cherchait à exprimer ses points de vue en quelques propositions de base et si, pour nous, catholiques, le clergé consentait à admettre l'évolution d'idées et que toute nouveauté n'est pas un mal... » (6 mars 1944).

5.2 La déportation.

Tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir ou dénaturer le sens des pensées de Claude dans sa cellule... Le 25 mars, il quitte la prison d'Orléans en compagnie d'un de ses cousins et de quatre gardiens. Ils sont internés à Fresnes, dans la même cellule, pendant trois jours, puis séparés. Il dut être transféré au camp de Compiègne à la fin d'avril. À leur arrivée au camp, il y eut un bombardement sur Paris, La Chapelle et Noisy-le-Sec, et on ramena les prisonniers à Paris une quinzaine de jours. Le 18 mai, c'est le départ pour l'Allemagne ; on entasse les déportés à 140 dans des wagons à bestiaux. Ils errent pendant huit jours, puis arrivent au camp de Neuengamme, près de Hambourg. Comme ses compagnons, Claude est dépouillé de tout ce qu'il possède encore ; il est revêtu de la tenue rayée des bagnards allemands et on lui attribue le matricule 30.313. Il est employé comme maçon. Il souffre cruellement de la faim, et son état physique est rapidement atteint. Mais le moral demeure inchangé. Un de ses camarades de camp écrit : « Claude travaillait avec moi, nous étions maçons ; nous nous arrangions très bien. C'était un très bon "copain", aimé de tous ; il était serviable et rendait service chaque fois qu'il le pouvait. » (Yves Cuillours).

Il peut écrire deux fois à Orléans, et voici une de ses lettres : « La vie des Chantiers de Jeunesse m'a déjà habitué à celle d'ici. Bonne santé, avec de bons camarades catholiques. Envoyez des paquets avec des vêtements de travail et de la nourriture. Je pense à tous mes garçons, à mes saintes femmes (grand'mères et maman), et à tous les miens. Je ne suis plus avec ma famille, mais ce temps ne sera pas perdu. Merci pour tous... » (25 juin 1944)

Il fut envoyé dans un Kommando près de Brunswick. La vie des camps... De multiples témoignages ont appris, depuis le retour des prisonniers, ce qu'étaient les camps de la mort nazis. La faible santé de Claude ne pouvait lui permettre de supporter cette épreuve... Au mois de novembre, il tombe malade : l'affection la plus commune des bagnes allemands : œdèmes des membres inférieurs. Dès lors, il ne va plus travailler que très irrégulièrement. Il passe la plupart de ses jours à la « chambre chaude », où sont entassés tous les inaptes au travail, avec une nourriture encore réduite, Mais il continue à s'occuper des autres, et notamment de deux jeunes déportés de 14 et 15 ans.

Le 20 mars 1945, il est transféré, après un voyage de huit jours, au camp de Webbeling, entre Hambourg et Berlin. Mais il est perdu, dans un état de faiblesse extrême ; il va pourtant lutter encore pendant de longues semaines. Il est admis à l'hôpital, avec des œdèmes généralisés ; mais, comme il était d'usage, il ne reçoit aucun soin. Un de ses anciens camarades de la lutte clandestine le voit, le 20 avril, allongé au soleil sur une civière. Il espère toujours dans son retour, ne vivant plus que pour cela, avide de savoir ce qui s'était passé à Vengeance depuis son arrestation. (Capitaine Caron).

Le camp est libéré par les troupes américaines le 2 mai 1945. Un hôpital est immédiatement organisé dans la ville la plus voisine, Ludwiglust. Claude y est transporté le 3 mai. Le médecin français, le docteur P. Faure, peut enfin lui donner les soins que nécessitait son état ; mais il était trop tard : il a une néphrite aiguë, avec des complications : pleurésie et insuffisance cardiaque... Malgré le traitement, il va s'affaiblissant de plus en plus. Le 5 mai au soir, un aumônier français, le Père Audrain, prend possession de son poste à l'hôpital ; en traversant une des salles, il est appelé par Claude Lerude qui reçoit l'absolution. Il charge le religieux d'un message pour les siens ; il est très courageux. Le 6, il reçoit l'Extrême-Onction, le 7, au matin, il était mort...

Il fut enseveli, sur une place de Ludwiglust, dans le cimetière créé par les Alliés pour les déportés.

Paris, 1946.

6 Texte de la citation.

parue au Journal officiel du 17 mai 1946

Médaille de la Résistance (J.O. du 17 mai 1946)

Légion d'honneur avec la citation suivante :

« Remarquable organisateur, d'un patriotisme à toute épreuve. En 1942, chargé de mission d'information sur le territoire métropolitain et en Algérie, en avril 1943, entre au corps franc "Vengeance" est chargé du recrutement, de l'organisation des corps francs dans le Loiret ; puis à la fin du mois de mai, est nommé chef départemental. En juin 1943, devient chef régional de la deuxième région, et étend l'action et le recrutement des corps francs dans les huit départements avoisinants ; forme des cadres éprouvés et contribue également à l'extension des corps francs en Bretagne ; en décembre 1943, comme directeur des études, dirige l'école des cadres de "Vengeance" à Cerisy-Belle-Étoile (Orne) ; puis est promu membre du comité directeur de "Vengeance". Arrêté par la Gestapo le 16 janvier 1944, déporté en Allemagne, est décédé au camp de Ludwiglust, le 7 mai 1945, des suites de mauvais traitements ».

FIN DE L'OUVRAGE DE F. WETTERWALD

7 Note supplémentaire (hors du texte original).

Madame Lerude accueillit la nouvelle de la mort de son fils avec un courage admirable.

Elle entra dans le carmel du Dorat (Haute-Vienne) où elle termina sa vie.

Ce fut donc la grand-mère de Claude qui reçut, pour lui, la Légion d'honneur et la Médaille de la Résistance, le 12 juillet 1946.

La veille, le Journal officiel attribuait la Médaille de la Résistance à Madame Lerude, pour toute l'action menée à Vengeance, au côté de son fils.



plaque d'Orléans, 87 rue de Coulmiers